

Savoir où nous allons

Alexandre Chartier

Volume 31, Number 1, 2019

L'autochtonisation pour préparer un avenir commun

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1059132ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1059132ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartier, A. (2019). Savoir où nous allons. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 31(1), 167–172. <https://doi.org/10.7202/1059132ar>

Savoir où nous allons

Alexandre CHARTIER

Je suis venu très jeune, et mon expérience est de courte durée par rapport à tout ce monde réuni ici. Je sais que beaucoup de personnes ici ont vécu des expériences autour de l'autochtonisation, des Métis et des Premières Nations. L'expérience que je vais partager est aussi bien personnelle que professionnelle. Je suis d'origine française. L'image qu'on a en France des peuples autochtones est très loin de la réalité. Je vais passer des détails, mais il faut rapidement aller voir sur Internet, et vous verrez très bien l'image malheureuse qu'on a et la manière dont on a synthétisé un peu toute cette histoire-là.

Je suis arrivé au Canada, au Manitoba, dans le cadre de mes études et volontairement dans le milieu francophone. Le choc, dans un premier temps, a été de découvrir une communauté francophone linguistique, et de comprendre ce qu'étaient une minorité linguistique et une minorité culturelle. Ensuite, tout doucement, au fur et à mesure, au fil des années, ça a été de développer des relations avec des personnes qui sont métisses et de comprendre à la fois ce qu'est un Métis et ce qu'est une Première Nation.

Je suis curieux de nature et j'aime aller au fond des choses, j'aime creuser dans le temps, ça me plaît souvent, mais ça me permet aussi d'améliorer mes expériences, voire de prendre du recul sur le travail que je peux faire. Lorsque je suis arrivé à la Société historique de la Saskatchewan, ce n'est pas du fait de mon bagage, mais pas du tout, parce que je ne suis pas historien universitaire. J'ai commencé à creuser, à apprendre, et je continue! C'est le plaisir de la curiosité et du métier que je fais aujourd'hui.

La réflexion sur les relations entre francophones et peuples autochtones s'est posée dès 2014 lorsque je devais voir l'histoire de la Francophonie en Saskatchewan. C'est évident que je devais voir les relations que les francophones ont eues avec les Métis et de voir les relations qu'ils ont eues comme colons avec les Premières Nations.

Quand les premiers francophones sont-ils arrivés en Saskatchewan? Nous devons répondre à cette question, étant donné que nous avons un mandat d'éducation très fort à la Société historique. Les jeunes demandent ça! Nous devons commencer à répondre à ces problématiques: Qui était le premier francophone? Quelle est l'image qu'on a incarnée d'une personnalité importante? Et ensuite, quels liens a-t-elle pu construire?

Au Manitoba, la relation avec les Métis est assez claire et avérée, il y a une très belle relation. En Saskatchewan, elle n'est pas inexistante, mais elle constitue un trou dans nos connaissances, il y a un manque d'histoire! Si je dois raconter l'histoire de la francophonie, quand on regarde les cahiers et écrits qu'on a, alors qu'il n'y en a déjà pas beaucoup... C'est très difficile de commencer à raconter l'histoire en Saskatchewan des Fransaskois et des francophones qui ont peuplé ce territoire. C'est encore pire au niveau de la francophonie et des Métis. Au niveau des Premières Nations et des Métis, on s'arrête souvent à 1885. Je me pose la question: pourquoi n'avons-nous pas cette histoire, ou pourquoi sommes-nous incapables de l'avoir?

La question de la relation avec les Métis s'est donc posée rapidement. En termes d'application concrète, je ne fais pas tout le temps de la recherche. Je dois développer des projets particuliers ainsi que des projets d'éducation, et la réflexion a démarré avec les Journées du Patrimoine. Je pense qu'une bonne partie d'entre vous connaissent les Journées du patrimoine comme une sorte de festival pour les jeunes du primaire et du secondaire, et la thématique en 2015 a été sur les contes et les légendes, parce que la demande était importante en termes de folklore et du besoin de commencer à en parler, de folkloriser la communauté pour l'aider à se réapproprier une identité. Quand on a commencé à parler de contes et légendes, alors là on puise en fait dans des racines qui sont multiples.

On peut parler de contes francophones, on va puiser dans des influences à la manière crie, saulteaux, métisse, allemande et aussi ukrainienne pour la Saskatchewan. Alors, ça a commencé à devenir complexe de rassembler ces contes et légendes. Nous allions voir les aînés, nous allions explorer les écrits, et nous avons commencé à développer un événement suivant cette démarche. Nous avons également essayé de nous rapprocher, de comprendre, de développer des ressources pour les enseignants-chercheurs francophones en Saskatchewan.

Nous nous sommes rapprochés de Rodger Ross de fil en aiguille, ça a pris beaucoup de temps. La première chose que j'ai apprise en termes de rapprochement avec les Premières Nations, les Métis, c'est le temps. En fait, j'aime beaucoup ça, parce que comme historien, le temps, on l'aborde constamment, c'est notre meilleur ami et notre meilleur ennemi, et, du coup, j'ai rapidement compris que les Aînés nous éprouvent par le temps. Que la volonté que l'on a dans la tête, si on est sûr de vouloir travailler avec eux, doit porter sur la manière dont on veut travailler avec eux. Ils vont bien prendre leur temps pour nous répondre, mais je ne sais pas si c'est inconscient ou conscient: j'ai déjà pu apprécier que leurs réponses étaient venues parce que j'étais respectueux, et c'est comme ça que j'ai commencé à apprendre le respect.

Et quand je dis «j'ai commencé», ça a été le fait de l'ensemble de l'équipe de la Société historique à cette époque-là, et ça continue aujourd'hui. C'est-à-dire que la manière dont on travaille dans l'institution dans laquelle on est se répercute sur l'ensemble des employés. Parce que la deuxième leçon, c'est que je ne suis pas là en tant que directeur, je ne veux pas rétablir une relation en tant que fonction, mais pour moi, Alexandre, et, du coup, je dois le faire faire à chacun de mes employés. Nous avons commencé à parler de ça. On ne peut pas parler d'une autre culture juste en étant une fonction, on est un être en soi-même et un esprit. En fait, c'est l'esprit qui doit être transformé. Ça devient très complexe quand nous commençons à parler de ces relations, parce que les employés changent; il faut les former à chaque fois, c'est un autre problème de la francophonie.

Mais là, c'est le côté éducatif; on a plusieurs niveaux éducatifs. Avec Rodger Ross, on a développé un article. C'était une entrevue pour savoir d'abord d'où il venait, qui il était,

pourquoi il était là, et comprendre sa perspective. Et ensuite, nous lui avons demandé de nous transmettre son savoir. La première chose que j'ai faite, comme tout bon Européen ou Occidental, est de lui demander d'écrire le conte, ce qu'il était en train de nous raconter. La première chose qu'il a faite c'est simplement de nous dire «Non! Je ne peux pas le faire comme ça!» Nous avons commencé à discuter. C'est avant tout une démarche d'apprentissage. Nous avons dû faire un travail sur la vidéo du conte. Il est anglophone et il comprend un petit peu de français vu qu'il parlait Michif et, du coup, on a traduit la vidéo. Nous avons aussi passé par tout un processus au niveau des autorisations du Conseil tribal. Cette démarche nous a appris énormément de temps par rapport à la création d'un petit projet vidéo qui décrit le conte de la création et de la légende de *Last Mountain*.

C'est difficile de décrire la manière dont le respect a commencé à s'établir avec Rodger Ross. Le travail a continué étant donné que les gens du patrimoine étaient à Prince Albert. Nous étions dans un autre territoire, et nous avons commencé à tisser des liens avec un conteur, une personne des Premières Nations, Curtis McAdam, et une personne métisse Paul Daigneault. Paul Daigneault avait déjà une approche pédagogique, parce qu'il travaillait dans le système carcéral. Il savait donc déjà comment travailler autour de l'approche éducative.

Chemin faisant, le travail s'est très bien déroulé. Nous avons eu suffisamment de succès. La question était de savoir où nous allions. Le travail ne s'est pas toujours déroulé autour de la Journée du patrimoine, mais le rapprochement avec les Métis, comme je disais au début, c'est une relation qui demande son propre travail.

C'est une relation qu'on doit privilégier pour les francophones en lien avec les communautés autochtones. Je n'aime pas trop ce mot, «autochtone». On me l'a souvent répété: on doit parler des Premières Nations et des Métis comme des peuples qui ont des cultures différentes et des langues différentes. «Autochtone», c'est un mot valise qui les englobe, c'est un sujet de questionnement, de discussion.

Nous avons aussi travaillé avec des représentants de Batoche pour la Journée du patrimoine en 2017. Nous sommes

venus avec un bagage en bons occidentaux, pour faire un bel événement pour les gens, mais la perception qu'on a eue de la manière dont nous étions arrivés était beaucoup trop brutale! Notre troisième apprentissage, c'était que nous étions en train de parler d'une histoire qui n'est pas la nôtre. Et je comprends complètement la réaction de la communauté. C'est là ce qu'on oublie: on parle d'une histoire, d'histoires plurielles, qui ne nous appartiennent pas totalement en fait. Et j'imagine que si on voulait parler de l'histoire francophone, de la francophonie, de la Fransaskoisie, en communauté lambda, j'aimerais bien qu'on nous consulte avant! C'est la même démarche en fait! Ça a été dur. Les relations étaient difficiles, mais on a eu un médiateur. Parcs Canada a initié une sorte de médiation parce que ses représentants voyaient l'objectif du projet et, grâce à eux celui-ci a abouti. Ça a très bien rayonné, à tel point que d'autres institutions anglophones voulaient aller plus loin.

Nous avons même décloisonné un petit peu et amoindri la peur d'approcher les Métis, du fait de parler d'eux dans des activités. Nous pouvons parler dans un contexte comme un colloque, en discutant, mais en termes d'éducation, nous avons besoin de développer des activités plus simples, des contes, des choses très ludiques pour avoir une meilleure connexion et une meilleure approche. Et ça, c'est difficile pour les institutions par où nous commençons. Car nous sommes des institutions «blanches», et nous allons parler d'une autre partie de la population. Je suis reconnaissant envers Parcs Canada, car nous allons pouvoir développer des activités dont nous n'aurions jamais même eu l'idée. Et après coup, les Métis demandaient: «Et après?». La demande était de savoir où nous allions. Et là, encore une fois, c'était après une démarche d'apprentissage et de découverte. On va chercher, et on va trouver des gens qui essaient de développer des choses.

La dernière expérience était notre rapprochement avec le Collège d'éducation de l'Université de la Saskatchewan pour voir s'il y avait des possibilités de travailler sur un bagage métis. Nous espérions trouver un bagage académique métis et le transcrire en français, mais nous avons été un peu surpris parce qu'en fait, il n'y avait rien. Il n'y a pas d'études métisses à Saskatoon, et il faut travailler déjà en anglais! Et ça a été difficile! Le souhait était de commencer à développer des «Métis Studies»,

parce qu'en tant que Société historique, ça nous permettrait de développer les «Fransaskois Studies» aussi, en fait!

C'est toujours la même démarche: je ne peux pas définir, je ne peux pas raconter l'histoire de la francophonie sans parler des Métis, sans parler des Premières Nations et des relations qu'on a eues et qu'on a aujourd'hui.

Et le point d'ouverture que nous avons rencontré et que je vis encore aujourd'hui, c'est tout le rapport colonial. Moi, Français en plus, ce rapport colonial est difficile. Comment les enfants, les petits-enfants des gens qui sont ici aujourd'hui, les enfants de colons comme d'immigrants, peuvent-ils appréhender cela? La difficulté est de voir si on doit récupérer et acquérir cette responsabilité? D'autant plus que nous travaillons sur des «exercices de couverture» (*blanket exercise*¹) en français, qui ont un impact puissant et énorme. La question qui se pose pour la communauté francophone, c'est toute l'histoire malheureuse des autochtones. Nous avons un vécu similaire avec la Françafrique, et, en fait, avec la communauté africaine au sein de la francophonie. Ce bagage colonial circule, des gens récupèrent cette question. Quel est notre responsabilité et comment devons-nous l'appréhender? Est-ce que nous devons nous sentir responsables? Comment pouvons-nous éduquer pour tenir compte de ces questions et aller de l'avant? À la fois, il y a des personnes persécutées, vulnérables, comme elles l'étaient, mais les autres aussi qui ne veulent pas forcément être vues comme persécutées, mais dont l'image renvoie à la persécution. C'est assez difficile à développer !

NOTES

1. <https://www.kairosblanketexercise.org/>

Alexandre Chartier est le directeur de la Société historique de la Saskatchewan, où il mène plusieurs projets sur l'histoire de la présence francophone et sur les relations entre communautés francophones et peuples autochtones. Il travaille depuis de nombreuses années dans le domaine de la gestion culturelles et détient une licence en communication et en marketing ainsi que d'une maîtrise en ingénierie des métiers de la culture de l'Université de Dijon (France).